



DOSSIER · MODES DE VIE

La mort et les sépultures

depuis quand enterre-t-on ses morts,
et ce que les tombes disent des vivants

Une fosse creusée, un corps replié, une pierre sous la tête, de l'ocre, des perles : la sépulture est le geste le plus ancien par lequel des humains ont dit que la mort n'était pas rien. Ce dossier remonte de la Sima de los Huesos aux allées couvertes, en distinguant ce que les fouilles établissent de ce qu'on aimerait y lire.

Ce que contient ce dossier

La question paraît simple : depuis quand enterre-t-on ses morts ? Elle ne l'est pas. Il faut d'abord savoir reconnaître une tombe, et c'est plus difficile qu'on ne croit.

- | | | |
|----------|---|--------------|
| 1 | Qu'est-ce qu'une sépulture | p. 3 |
| | Une fosse, un corps, un geste : les critères, et les cas qui les mettent à l'épreuve, de la Sima de los Huesos à Homo naledi. | |
| 2 | Néandertal et ses morts | p. 5 |
| | La Chapelle-aux-Saints, La Ferrassie, Shanidar, Kebara : un siècle de découvertes, vingt ans de doutes, et ce qui reste. | |
| 3 | Les tombes des premiers sapiens | p. 7 |
| | Qafzeh, Skhul, puis Sungir, Dolní Věstonice, Arene Candide, Cussac : l'ocre, les perles et les mises en scène. | |
| 4 | Les derniers chasseurs et les premiers paysans | p. 9 |
| | Téviec, Vedbæk, Ofnet, puis les maisons, les hypogées et les allées couvertes : quand les morts deviennent nombreux. | |
| 5 | Ce que disent les tombes | p. 11 |
| | Parenté lue dans l'ADN, rang, violence, soins : les tombes parlent des vivants, et l'ADN leur a donné une voix nouvelle. | |

AVANT-PROPOS

Trois mots à ne pas confondre

Un **dépôt** de corps, c'est un mort laissé quelque part, dans un abri, une fissure, un puits, sans qu'on l'ait forcément caché ni honoré. Une **sépulture**, c'est une fosse creusée pour lui, ou un aménagement, et un corps qu'on y a déposé volontairement. Un **rite funéraire**, c'est ce qu'on a fait autour : la position, l'ocre, les objets, les pierres. Le premier se constate. Le deuxième se démontre. Le troisième s'interprète.

Presque tous les débats de ce dossier viennent de ce qu'on a pris l'un pour l'autre.

COMMENT LIRE CE DOSSIER

Établi, probable, discuté

Comme les autres dossiers de cette bibliothèque, celui-ci signale le niveau de preuve. Une sépulture est **établie** quand la fosse est visible dans les couches et que le corps est en connexion anatomique, c'est-à-dire que les os sont restés en place, ce qui suppose qu'il a été enterré rapidement. Elle est **probable** quand l'un des deux manque. Elle est **discutée** quand des spécialistes sérieux lisent les mêmes faits autrement.

Les dates sont arrondies, et les « premiers » de ce dossier ne le resteront pas longtemps : chaque décennie recule quelque chose.

QUATRE CHIFFRES

Pour situer

430 000 ans : l'âge des vingt-neuf humains de la Sima de los Huesos, le plus ancien ensemble de morts déposés en un lieu. **120 000 ans** : les plus anciennes sépultures établies, au Proche-Orient. Une **quarantaine** : le nombre de sépultures néandertaliennes connues, sur cent cinquante mille ans. **Des centaines** : les morts d'une seule allée couverte néolithique.

Qu'est-ce qu'une sépulture

Un squelette au fond d'une grotte n'est pas une tombe. Il faut prouver que quelqu'un a creusé, déposé, recouvert. Les archéologues ont mis un siècle à se donner des critères, et les sites les plus anciens les mettent encore en défaut.

Dans la Sierra de Atapuerca, en Espagne, au fond d'un puits de treize mètres qu'on atteint après cinq cents mètres de galeries, la Sima de los Huesos, la « fosse aux ossements », a livré depuis les années 1980 les restes d'au moins **vingt-neuf** individus, hommes, femmes, adolescents, vieux de **430 000 ans**. Ce sont les ancêtres de Néandertal, et le plus grand ensemble de fossiles humains du monde pour cette période. Aucune trace d'habitat, presque aucun animal en dehors des ours qui y sont tombés, et un seul outil : un biface de quartzite rouge, magnifique, jamais utilisé, qu'on a surnommé Excalibur. L'équipe de Juan Luis Arsuaga y voit un dépôt intentionnel de morts, jetés ou descendus dans le puits, avec une offrande. D'autres y voient une accumulation naturelle, des corps glissés là par des coulées de boue depuis un abri disparu. Le débat dure depuis trente ans, parce que les critères ordinaires ne s'appliquent pas : il n'y a pas de fosse à creuser dans un puits, et les os, tombés de haut, ne sont pas en connexion. Niveau de preuve d'un geste funéraire : **discuté**. Mais si c'en est un, c'est le plus ancien de très loin.

Les critères

Pour éviter ce genre d'impasse, les préhistoriens ont fixé, à partir des années 1980, ce qu'il faut voir pour parler de sépulture. Une **fosse**, d'abord, dont les bords tranchent les couches environnantes, et dont le remplissage diffère de ce qui l'entoure : on l'a creusée, puis rebouchée. Un corps en **connexion anatomique**, ensuite, les os à leur place, ce qui prouve que la chair était encore là quand on l'a couverte, et qu'aucune hyène n'est passée. Une **position** qui ne doit rien au hasard, replié sur le côté, allongé sur le dos, les bras placés. Et, en supplément, ce qui n'est pas nécessaire mais convaincant : une pierre sous la tête, une dalle par-dessus, de l'ocre, des objets déposés.

Ces critères ont une conséquence redoutable : ils ne se vérifient que sur des fouilles récentes et bien documentées. Or la plupart des sépultures anciennes ont été fouillées entre 1900 et 1960, à la pioche, sans relevé des couches. On ne peut plus vérifier. C'est tout le problème de Néandertal, au chapitre suivant.



Le crâne 4 de la Sima de los Huesos (Atapuerca), l'un des vingt-neuf individus du puits. Ses pathologies, une surdité probable, disent que le groupe s'occupait des siens.

photo UtaUtaNapishtim, CC BY-SA 4.0

Homo naledi, le test grandeur nature

En 2023, Lee Berger et son équipe ont affirmé que *Homo naledi*, un humain archaïque au cerveau de la taille d'une orange, avait enterré ses morts dans les profondeurs du système de Rising Star, en Afrique du Sud, il y a plus

de 240 000 ans, et gravé les parois. Les critères ci-dessus ont alors servi de juge : les évaluateurs n'ont trouvé ni fosse démontrée, ni connexion anatomique nette, ni datation des gravures. La revendication reste, en 2026, **non établie**, et l'affaire montre à quoi servent les règles : à ce qu'une découverte extraordinaire exige des preuves ordinaires.



La grotte de Shanidar, dans le Kurdistan irakien. Dix Néandertaliens y ont été trouvés, entre 1951 et 2016, dont celui que l'on a cru enterré sous des fleurs.

photo Khoshhat, CC BY-SA 4.0

Ce qu'on fait d'un mort, sans l'enterrer

La sépulture n'est pas la seule réponse à la mort, et l'archéologie en connaît d'autres, plus anciennes ou contemporaines. Le **cannibalisme**, d'abord, attesté sans ambiguïté par des os humains portant les mêmes traces de découpe et de fracturation que les os de gibier : à Gran Dolina, à Atapuerca, vers 800 000 ans ; à Krapina, en Croatie ; à El Sidrón, en Espagne, où treize Néandertaliens ont été consommés vers 49 000 ans ; à Goyet, en Belgique ; et chez *sapiens*, à Gough's Cave, en Angleterre, il y a 15 000 ans, où l'on a taillé des crânes en coupes. Faim ou rite, on ne sait pas toujours ; les deux existent dans les sociétés connues.

Le **dépôt** ensuite : à Sima de los Huesos, peut-être, et sûrement plus tard, des corps laissés dans des grottes sans fosse, ou des parties de corps rapportées : des crânes, des mandibules, gardés et manipulés. Le **traitement secondaire** enfin, où l'on revient sur le mort après décomposition pour déplacer ses os, en garder certains, les peindre : c'est la règle au Néolithique, et cela commence avant.

Tout cela pour dire une chose : la question « depuis quand enterre-t-on ? » est plus étroite que la question « depuis quand fait-on quelque chose de ses morts

? ». À la seconde, la Sima répond peut-être 430 000 ans. À la première, la réponse est au Proche-Orient, vers 120 000 ans, et elle concerne les deux espèces à la fois.

Pourquoi cela compte

Enterrer un mort, c'est reconnaître qu'il a été quelqu'un, et que sa disparition demande un geste. Aucun animal ne le fait, même si les éléphants et les chimpanzés manifestent devant leurs morts un trouble que l'on a longtemps refusé de voir. La sépulture est donc, avec l'art et la parure, l'un des trois marqueurs de ce que les préhistoriens appellent la modernité comportementale, la capacité de donner du sens. Et c'est précisément pour cela que la question de Néandertal a été si disputée : lui accorder la tombe, c'était lui accorder le reste.

Il faut ajouter que le geste funéraire ne se confond pas avec l'intelligence. Des sociétés qui enterrent peu ne pensent pas moins ; et des espèces qui ne l'ont jamais fait ont pu faire tout le reste. Ce que la tombe mesure, c'est un choix collectif face à un corps, et ce choix a varié, chez nous aussi, entre des extrêmes : l'exposition aux oiseaux, la crémation, le cimetière, l'oubli. La préhistoire n'a pas connu une seule façon de mourir.

2 CHAPITRE DEUXIÈME

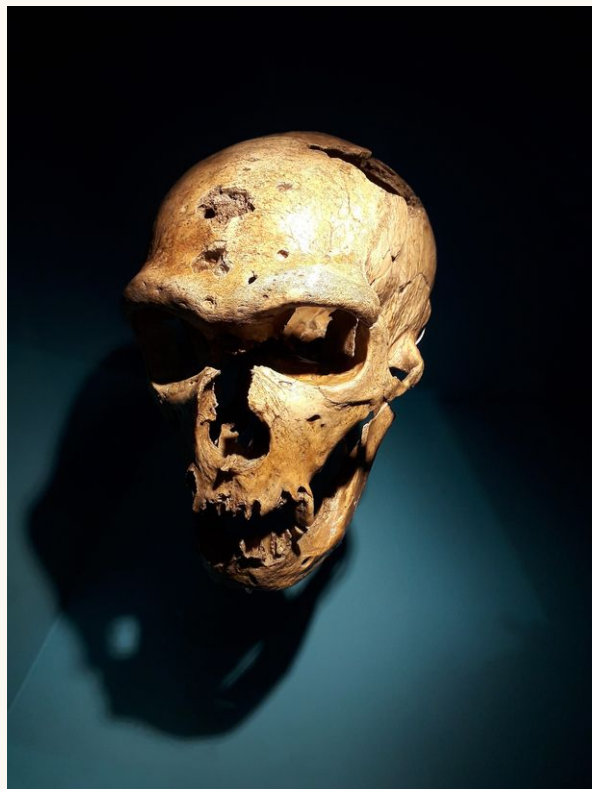
Néandertal et ses morts

Un siècle de découvertes, de 1908 à aujourd'hui, une remise en cause radicale dans les années 1980, et une réponse qui s'est stabilisée depuis dix ans : oui, Néandertal enterrait certains de ses morts, et non, il ne les enterrait pas tous.

Le 3 août 1908, trois abbés, les frères Bouyssonie et Louis Bardon, dégagent dans une petite grotte de La Chapelle-aux-Saints, en Corrèze, le squelette d'un vieux Néandertalien couché dans une fosse, les jambes repliées. C'est le premier squelette néandertalien à peu près complet, et la première sépulture attribuée à cette humanité. Marcellin Boule, qui l'étudie, en fait le portrait d'une brute voûtée, image qui tiendra cinquante ans ; mais la fosse, elle, est admise. Suivent La Ferrassie, en Dordogne, où Denis Peyrony trouve entre 1909 et 1921 sept individus, deux adultes et cinq enfants, dans des fosses : Le Moustier ; La Quina ; puis, hors de France, Kiik-Koba en Crimée, Teshik-Tash en Ouzbékistan, Shanidar en Irak, Amud, Kebara et Tabun en Israël. Vers 1970, on compte une trentaine de sépultures néandertaliennes, et personne n'en doute.

Le doute de 1989

En 1989, l'archéologue américain Robert Gargett publie un article qui reprend chaque cas et pose chaque fois la même question : qu'est-ce qui prouve la fosse ? Presque toujours, rien de vérifiable : des fouilles anciennes, des carnets sommaires, des photographies sans échelle. Un corps peut se retrouver replié au fond d'une dépression naturelle, recouvert par un éboulis, sans que personne ne l'ait enterré. Les célèbres fleurs de Shanidar, ces pollens trouvés autour du squelette Shanidar 4 en 1960 et lus comme une offrande, peuvent avoir été apportés par un rongeur qui stocke des fleurs dans son terrier. Gargett ne dit pas que Néandertal n'enterrait pas ; il dit qu'on ne l'a pas démontré. L'effet est considérable, et pendant vingt ans le doute domine.



L'homme de La Chapelle-aux-Saints (Corrèze), Musée de l'Homme. Un vieillard édenté, arthritique, enterré vers 50 000 ans dans une fosse dont la réalité a été confirmée en 2014.

photo Eunostos, CC BY-SA 4.0

Le retour à La Chapelle

La réponse est venue du terrain. Entre 1999 et 2012, une équipe conduite par William Rendu a repris la fouille de La Chapelle-aux-Saints autour de l'emplacement de 1908, avec les méthodes d'aujourd'hui. Le résultat, publié en 2014, est sans ambiguïté : la dépression où reposait le vieil homme ne peut pas être naturelle, elle a été creusée dans le sol de la grotte, et le squelette, dont les os sont bien mieux conservés que ceux des animaux du même niveau, a été recouvert rapidement. La sépulture est **établie**. Kebara 2, en Israël, fouillé en 1983 avec tous les relevés, l'était déjà : un homme couché sur le dos dans une fosse, vers 60 000 ans, dont le crâne a été retiré après décomposition, un geste secondaire. Et à Shanidar, une nouvelle fouille conduite par Emma Pomeroy a dégagé en 2018 un Néandertalien, Shanidar Z, dans une dépression aménagée, avec une pierre derrière la tête, tout près de l'homme aux fleurs. Le doute n'a pas été inutile : il a obligé à prouver, et l'on a prouvé.



La fouille de Shanidar, reprise en 2015. C'est de cette tranchée que sont sortis, en 2018, les restes de Shanidar Z, dans une dépression aménagée au pied d'un grand bloc.

photo Khoshhat, CC BY-SA 4.0

Ce qui reste, et ce qui ne reste pas

Le bilan, en 2026, tient en quelques lignes. Une quarantaine de Néandertaliens ont été trouvés dans des positions et des contextes compatibles avec une sépulture, sur cent cinquante mille ans et sur trois continents ; une dizaine de cas sont **établis** selon les critères modernes, La Chapelle, Kebara, Shanidar Z, Amud 7, Dederiyeh, et plusieurs enfants de La Ferrassie, dont la reprise des fouilles a confirmé la fosse de l'enfant LF 8 en 2020. Les autres sont **probables**. Ce qui ne tient plus, c'est le mobilier funéraire : ni les fleurs de Shanidar, ni les cornes de bouquetin de Teshik-Tash, ni les outils qu'on croyait déposés ne résistent à l'examen. Néandertal enterrait des corps. Il ne les accompagnait de rien qu'on puisse voir.

Et il n'enterrait pas tout le monde. Quarante morts pour cent cinquante mille ans, c'est l'exception ; la plupart des Néandertaliens ont été laissés, mangés, ou

perdus. On ne sait pas ce qui distinguait ceux qu'on a enterrés. Les enfants sont surreprésentés, les vieillards aussi : La Chapelle, Shanidar 1, l'homme borgne et manchot qui a vécu des années avec ses handicaps. Ceux dont on s'était occupé de leur vivant.

Une histoire qui s'écrit encore

Deux découvertes récentes déplacent la question. À Bruniquel, en Tarn-et-Garonne, les anneaux de stalagmites de 176 000 ans prouvent que Néandertal allait au fond des grottes pour y construire, sans qu'on sache quoi faire de cette information funéraire ou non. Et l'ADN des sédiments, qui retrouve les Néandertaliens là où il n'y a plus d'os, dessinera peut-être un jour des lieux où les morts ont été portés sans y être enterrés. La sépulture néandertalienne n'est plus un débat. Ce qu'elle voulait dire l'est encore.

EN BREF

Néandertal et ses morts

Établi : des fosses creusées, des corps déposés et recouverts, à La Chapelle-aux-Saints, Kebara, Shanidar, Amud, Dederiyeh, La Ferrassie. **Non établi** : les offrandes, les fleurs, les objets. **Ignoré** : ce que ces gestes signifiaient, et pourquoi si peu de morts en ont bénéficié.

3 CHAPITRE TROISIÈME

Les tombes des premiers sapiens

Au Proche-Orient, il y a 120 000 ans, notre espèce enterre ses morts en même temps que Néandertal, et de la même façon. Puis, avec le Paléolithique supérieur, tout change : l'ocre, les perles, les mises en scène, et des tombes qui racontent.

Les grottes de Skhul et de Qafzeh, en Israël, ont livré une vingtaine d'*Homo sapiens* archaïques, datés entre 120 000 et 90 000 ans, dont plusieurs dans des fosses : à Qafzeh, une femme avec un enfant à ses pieds, l'adolescent Qafzeh 11 avec une ramure de cerf sur la poitrine ; à Skhul, un homme tenant une mandibule de sanglier. Ce sont les plus anciennes sépultures **établies** du monde, et les premières où un objet accompagne le mort de façon convaincante. Ces populations n'ont pas de descendance connue ; elles ont disparu ou reflué vers l'Afrique, et l'Europe ne les a jamais vues. Mais elles disent que le geste était là, dès le début.

L'ocre et les perles

Quand *sapiens* entre en Europe, vers 45 000 ans, ses premières sépultures se font attendre : on n'en connaît presque aucune de l'Aurignacien, comme si

les corps avaient été traités autrement. Puis le Gravettien, à partir de 33 000 ans, en produit une cinquantaine, de l'Atlantique au Don, et elles se ressemblent : le corps couché ou replié, saupoudré d'**ocre rouge** qui teinte les os, couvert de **parures**, coquillages percés, dents de cerf ou de renard, perles d'ivoire, et parfois d'objets, sagaies, bâtons percés, lames. À Paviland, au pays de Galles, la « dame rouge », qui est un jeune homme, vers 33 000 ans, avec des bâtonnets d'ivoire ; à Sungir, en Russie, l'homme et les deux enfants aux dix mille perles ; aux Balzi Rossi, à la frontière italienne, une dizaine de tombes dont le « Prince » et la Grotte des Enfants ; à Dolní Věstonice, en Moravie, trois jeunes adultes côte à côte.



La triple sépulture de Dolní Věstonice (Moravie), vers 31 000 ans : trois jeunes gens, de l'ocre sur la tête et le bassin, les bras de celui du milieu tournés vers son voisin. L'ADN a montré qu'ils étaient tous trois des hommes.

photo Mitnik et al., CC BY 4.0

Des tombes qui racontent

Ces sépultures gravettiennes ont une qualité nouvelle : elles se lisent comme des scènes. À Dolní Věstonice, le mort du milieu a les mains posées sur le bassin de son voisin de gauche, dont le bassin est couvert d'ocre, et le troisième est couché sur le ventre. On a tout imaginé, une femme entre deux hommes, un

drame, un rite ; l'ADN a dit en 2016 que les trois étaient des hommes, deux frères peut-être, et la scène est restée sans clé. À Sungir, la mise en scène est celle de la richesse : des mois de travail cousus sur deux enfants. Le Gravettien enterre peu de monde, une cinquantaine de tombes pour dix mille ans d'Europe, mais il enterre en grand.



Les Balzi Rossi, à Vintimille, vue du ciel. Dans ces grottes au bord de la mer, une dizaine de sépultures gravettiennes ont été trouvées à partir de 1872, dont le Prince des Arenes Candide n'est pas loin.

photo Einaz80, CC BY-SA 4.0

Cussac, les morts dans la grotte ornée

En 2000, dans la grotte de Cussac, en Dordogne, on découvre à la fois l'un des plus grands ensembles de gravures gravettiennes de France et, au sol, dans des bauges d'ours des cavernes, les restes d'au moins six personnes, déposés il y a environ 30 000 ans. Ce n'est pas une sépulture au sens strict : pas de fosse, des os déplacés, une mise en place peut-être en plusieurs temps. C'est un dépôt de morts au cœur d'un sanctuaire, à des centaines de mètres de l'entrée, et c'est le seul cas connu où l'art pariétal et les morts se rejoignent. La grotte est fermée, étudiée sans qu'on y touche, par des relevés à distance : le mystère de Cussac se lit à la loupe.

Le Magdalénien, discret

Après le maximum glaciaire, les Solutréens n'ont laissé presque aucune tombe, et les Magdaléniens, si prodigues en art, en ont laissé peu : une trentaine en France, souvent des dépôts partiels, des crânes isolés, des os coupés. Celle de Saint-Germain-la-Rivière, en Gironde, est l'exception : une femme de vingt-cinq ans, vers 15 500 ans, sous un coffre de dalles, avec soixante-dix canines de cerf percées venues d'Espagne. Celle de Cro-Magnon, aux Eyzies, vers 28 000 ans, est en réalité gravettienne, et c'est là, en 1868, que tout a commencé.



Les crânes de Cro-Magnon, photographiés vers 1870. Quatre adultes et un enfant, avec des coquillages percés : la première sépulture paléolithique reconnue comme telle.

photo Stephen Joseph Thompson, CCO

Ce que le mobilier veut dire

Parures et ocre posent une question qui court jusqu'au Néolithique : sont-ce les biens du mort, ou les dons des vivants ? Les deux, sans doute. Les perles cousues sur un vêtement étaient portées ; les objets posés à côté ont été offerts. La différence compte : un enfant couvert de perles n'a pas pu les gagner. On y reviendra au dernier chapitre, avec ce que l'ADN a appris depuis.

4 CHAPITRE QUATRIÈME Les derniers chasseurs et les premiers paysans

Avec le réchauffement, les morts se rassemblent : premiers cimetières, premières tombes collectives. Puis le Néolithique en fait des milliers, sous les maisons, dans les grottes creusées, sous les pierres dressées.

Sur deux îlots du Morbihan, Tévéc et Hoëdic, Marthe et Saint-Just Péquart ont fouillé dans les années 1930 deux petits cimetières mésoolithiques, vers 6 500 ans avant notre ère : une vingtaine de tombes, souvent à plusieurs, sous des dalles, avec des ramures de cerf dressées au-dessus des corps, des parures de coquillages, de l'ocre, et des foyers rituels où l'on avait brûlé des offrandes. Deux jeunes femmes de Tévéc, enterrées ensemble, portaient des colliers et des bracelets ; l'une avait reçu une flèche dans le dos et un coup à la tête. Ce sont les premières **nécropoles** de France, des lieux où l'on revient enterrer, et déjà des lieux de violence.

Ailleurs en Europe, le Mésolithique invente le cimetière : Vedbæk et Skateholm en Scandinavie, où l'on enterre aussi les chiens, avec les mêmes honneurs ; Oleneostrovski Mogilnik en Carélie, cent soixante-dix tombes. Et il invente le crâne-trophée : à Ofnet, en Bavière, deux fosses contenaient trente-quatre crânes disposés en nid, tournés vers l'ouest, saupoudrés d'ocre, dont la plupart portaient des traces de coups mortels et de décapitation. Un massacre, suivi d'un rite ; vers 7 500 ans avant notre ère.



Tévéc, la sépulture des deux femmes, Muséum de Toulouse. Coquillages cousus, ramures de cerf, et une flèche dans une vertèbre : les derniers chasseurs enterraient ensemble et se battaient.

photo Didier Descouens, CC BY-SA 4.0

Les morts sous les maisons

Les premiers paysans du Proche-Orient font autre chose : ils gardent les morts chez eux. À Çatalhöyük, en Anatolie, vers 7 000 ans avant notre ère, les corps sont enterrés sous les banquettes des maisons, repliés, parfois des dizaines par maison au fil des générations, et l'on déterre certains crânes pour les modeler

de plâtre et les peindre avant de les remettre en terre. À Jéricho, des crânes surmodelés, avec des coquillages pour les yeux, vers 8 000 ans avant notre ère. Le mort fait partie de la maison ; l'ADN a montré en 2021 que ceux de Çatalhöyük n'étaient pas forcément parents, ce qui ouvre d'autres questions sur ce qu'était une maison.



L'allée couverte de Coët-Correc (Côtes-d'Armor). Sous les dalles, une chambre de plusieurs mètres où l'on a déposé les morts pendant des siècles, vers 3 000 ans avant notre ère.

photo Raimond Spekking, CC BY-SA 4.0

Les nécropoles et les hypogées

En Europe, le Néolithique commence par des tombes individuelles, en fosse, dans de petites nécropoles au bord des villages, avec un mobilier sexué : haches et flèches pour les hommes, parures et meules pour les femmes, un partage qui tient jusqu'à l'âge du Bronze. Puis, vers 4 500 ans avant notre ère, apparaissent les grandes tombes : les monuments de Cerny, dans le Bassin parisien, longs de cent ou trois cents mètres, pour un ou deux morts ; les **hypogées** de la Marne, des grottes artificielles creusées dans la craie, avec un couloir, une antichambre et une chambre où l'on a compté jusqu'à soixante morts, avec leurs haches, leurs flèches et leurs pendeloques ; et sur toute la façade atlantique, les **dolmens** et les **allées couvertes**, chambres de pierre sous tumulus où les morts se comptent par dizaines et par centaines.



Mobilier d'un hypogée de la Marne, Néolithique final, musée Saint-Remi de Reims : haches polies, lames, pendeloques, un poinçon d'os. Ce qu'on donnait aux morts, en collectif.

photo G. Garitan, CC BY-SA 4.0

La tombe collective

C'est le grand changement : la sépulture n'est plus un événement mais un lieu. On ouvre la chambre, on dépose le nouveau mort, on pousse les anciens vers le fond, on range les crânes le long des parois, on referme. Pendant des siècles. Une allée couverte est un ossuaire qui a commencé comme une tombe, et l'archéologue y trouve des milliers d'os mêlés qu'il faut trier par âge et par côté pour compter les individus. Ce que cela dit, c'est une communauté qui se pense dans la durée, sur un territoire qu'elle marque de monuments visibles de loin. Les morts servent à dire : cette terre est à nous, depuis nos ancêtres. Le dossier sur les mégalithes, dans la même bibliothèque, reprend l'histoire par ce bout.

Ajoutez la trépanation, pratiquée dès 5 000 ans avant notre ère et souvent survécue, le crâne d'Ensisheim en témoigne ; les incinérations, qui apparaissent ici et là ; les corps jetés dans les fossés des enceintes, à Talheim, en Allemagne, où trente-quatre personnes massacrées ont été enfouies pêle-mêle vers 5 000 ans avant notre ère. Le Néolithique a inventé le cimetière, et il a inventé la guerre.

5 CHAPITRE CINQUIÈME

Ce que disent les tombes

Une tombe est faite par les vivants, pour eux autant que pour le mort. Ce qu'on y lit, ce sont leurs choix : qui enterrer, avec quoi, où, à côté de qui. Et depuis dix ans, l'ADN ancien a donné aux tombes une voix qu'elles n'avaient jamais eue.

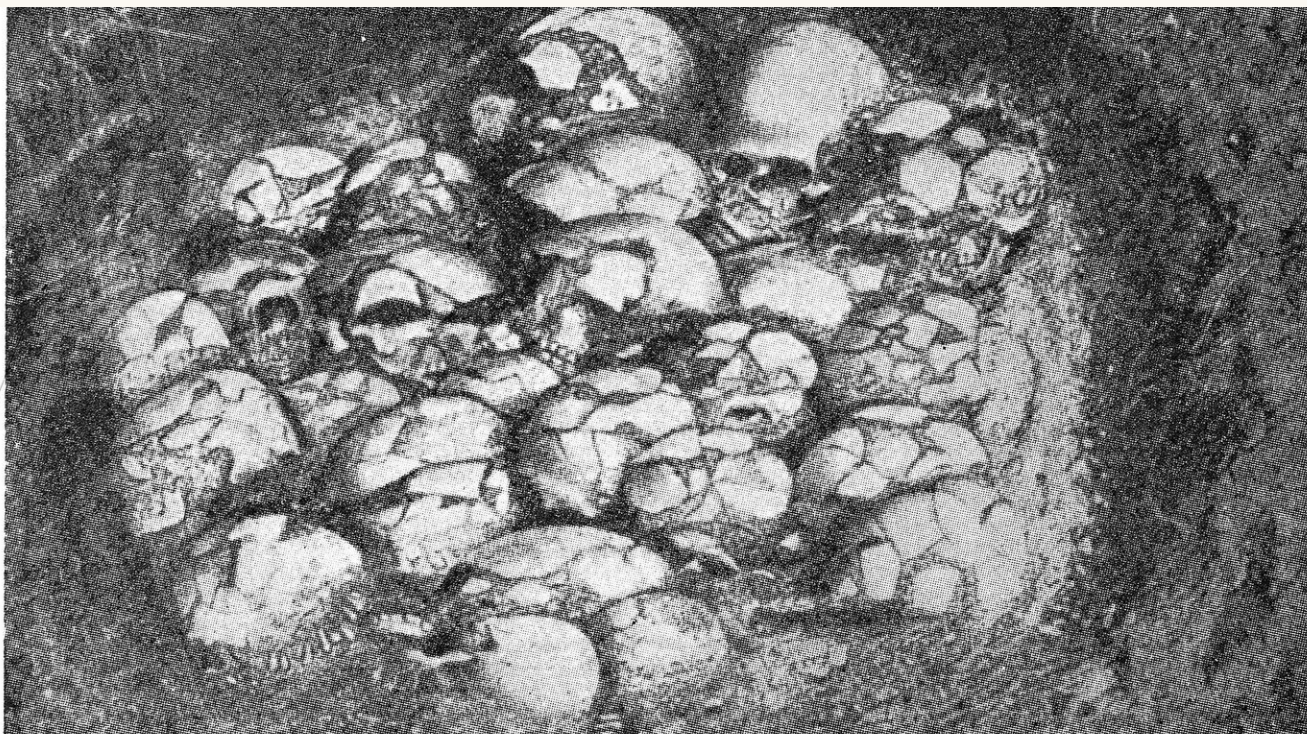
Le site de Gurgy, dans l'Yonne, est une nécropole néolithique de cent vingt-huit tombes, vers 4 800 ans avant notre ère, fouillée dans les années 2000. En 2023, l'équipe de Maïté Rivollat en a séquencé quatre-vingt-quatorze individus et a pu reconstituer un **arbre généalogique de sept générations**, le plus grand jamais tiré de la préhistoire. Ce qu'il montre : les hommes restaient, les femmes venaient d'ailleurs, les enfants d'un même père étaient enterrés près de lui, et les femmes qui n'avaient pas eu d'enfant étaient rares dans la nécropole, comme si le cimetière n'accueillait que la lignée. Une société patrilinéaire, exogame, stable, lue dans les os.

À Hazleton North, en Angleterre, un long tumulus de 3 700 ans avant notre ère a livré en 2021 une famille de cinq générations, descendant d'un homme et de quatre femmes, dont les enfants avaient été répartis dans les deux chambres

selon leur mère. À Nepluyevsky, dans l'Oural, à l'âge du Bronze, un kourgane contenait les fils d'un même homme et leurs familles, mais pas ses filles adultes, parties se marier ailleurs. Partout où l'on regarde, les tombes sont des documents de parenté, et l'ADN les déchiffre.

Le rang

La richesse d'une tombe dit-elle le rang du mort ? Pour les enfants de Sungir, la réponse est oui, et c'est un rang hérité, puisqu'ils n'ont rien pu acquérir : dès le Gravettien, certaines familles valaient plus que d'autres. Au Néolithique, les haches de jade des tumulus de Carnac, déposées par dizaines auprès d'un seul mort, disent la même chose à une autre échelle. Mais la règle n'est pas générale : les allées couvertes mêlent tout le monde, et bien des sociétés ont enterré pauvrement leurs puissants. Une tombe est un choix, pas un reçu.



Les nids de crânes d'Ofnet (Bavière), fouillés en 1908 : trente-quatre têtes tournées vers l'ouest, sous l'ocre, la plupart avec les marques d'une mort violente.

photo Wellcome Collection, CC BY 4.0

La violence

Les tombes disent aussi comment on est mort. Une flèche dans une vertèbre à Téviec, des crânes fracassés à Ofnet, une fosse de massacre à Talheim, à Schöneck-Kilianstädten, à Achenheim en Alsace : le Néolithique européen a connu

des tueries de villages entiers, et l'on en découvre une tous les deux ou trois ans. Le Paléolithique en montre bien moins, non parce qu'il était paisible, mais parce qu'il y avait moins de monde et moins de tombes. Quand les morts deviennent nombreux, les morts violentes le deviennent aussi.

Les soins

À l'inverse, les tombes disent le soin. L'homme de La Chapelle-aux-Saints n'avait presque plus de dents et souffrait d'arthrose : quelqu'un mâchait pour lui, ou cuisait longtemps. Shanidar 1 avait perdu un bras, un œil, et boitait ; il a vécu des années. L'enfant de Sungir aux jambes déformées, l'adolescent de Qafzeh à la lésion cérébrale, ont été nourris, portés, puis enterrés avec plus d'égards que les autres. Ce que la tombe scelle, c'est une relation qui existait avant, et c'est peut-être la chose la plus sûre qu'elle nous apprenne : ces gens tenaient les uns aux autres.

L'au-delà, sans preuve

Reste la question qu'on pose toujours : croyaient-ils à une vie après la mort ? La préhistoire ne répond pas. L'ocre, les perles, la position repliée, la pierre sous la tête, les objets, tout cela est compatible avec une croyance et compatible avec son absence : on peut honorer un mort sans penser qu'il continue. Ce qu'on peut dire, c'est que le geste funéraire est un geste de séparation qui refuse la disparition pure, et que toutes les sociétés humaines connues ont donné à ce refus une forme. La forme, ici, nous parvient. Le contenu, non.

Les tombes de ce dossier, en dates

≈ 430 000 ans	Sima de los Huesos (Espagne) : vingt-neuf humains au fond d'un puits, un biface. Dépôt funéraire discuté .
≈ 120 000 à 90 000 ans	Skhul et Qafzeh (Israël) : les plus anciennes sépultures établies, <i>Homo sapiens</i> , avec les premiers objets déposés.
≈ 78 000 ans	Panga ya Saidi (Kenya) : un enfant de trois ans, la plus ancienne sépulture d'Afrique.
≈ 70 000 à 40 000 ans	Sépultures néandertaliennes : La Ferrassie , Roc de Marsal , Kebara , Amud , Dederiyeh , Shanidar , La Chapelle-aux-Saints . Fosses établies, mobilier non établi.
≈ 34 000 à 24 000 ans	Le Gravettien : Paviland , Sungir , Dolní Věstonice , Balzi Rossi , Lagar Velho , Cro-Magnon , Cussac . Ocre, parures, mises en scène.
≈ 15 500 ans	Saint-Germain-la-Rivière (Gironde) : la femme aux soixante-dix canines de cerf.
≈ 7 500 à 6 500 av. J.-C.	Mésolithique : Ofnet , Téviec , Hoëdic , Vedbæk , Skateholm . Premiers cimetières, crânes-trophées, chiens enterrés.
≈ 7 000 av. J.-C.	Çatalhöyük , Jéricho : les morts sous les maisons, les crânes surmodelés.
≈ 5 000 à 2 500 av. J.-C.	Néolithique européen : nécropoles, Gurgy , monuments de Cerny, hypogées de la Marne , dolmens et allées couvertes , fosses de massacre de Talheim et d'Achenheim.



Téviec, la sépulture des deux femmes, telle qu'elle est présentée au Muséum de Toulouse : le bloc a été prélevé entier en 1928, avec les corps, les parures et les ramures.

photo Didier Descouens, CC BY-SA 4.0

LE MOT DE LA FIN

Ce qui reste d'un geste

Une tombe est la seule chose que la préhistoire nous ait laissée qui ait été faite pour durer. Les outils ont été jetés, les abris abandonnés, les peintures oubliées ; la tombe, elle, a été fermée pour toujours, et c'est pour cela qu'elle nous parvient. Quand on la rouvre, on ne trouve pas un mort. On trouve ce que des vivants ont voulu qu'on trouve.

Niveaux de preuve, en résumé

Établi	Sépultures de Skhul et Qafzeh ; La Chapelle-aux-Saints (reprise 2014), Kebara 2, Shanidar Z, Amud 7, Dederiyeh, La Ferrassie 8 ; toutes les sépultures gravettiennes citées ; Téviec, Ofnet, Gurgy, hypogées et allées couvertes.
Probable	La plupart des autres sépultures néandertaliennes fouillées avant 1960 ; le dépôt de Cussac comme geste funéraire.
Discuté	Le caractère funéraire de la Sima de los Huesos ; les fleurs de Shanidar ; tout mobilier funéraire néandertalien ; les inhumations d' <i>Homo naledi</i> .

Critères. R. Gargett, « Grave shortcomings: the evidence for Neanderthal burial », *Current Anthropology* 30, 1989 ; B. Vandermeersch, sur les sépultures de Qafzeh, et la synthèse de H. Duda, *Archéothanatologie*, Errance, 2005.

Sima de los Huesos. J. L. Arsuaga et al., *Science*, 2014, sur les vingt-huit puis vingt-neuf individus, et le débat sur Excalibur, *Journal of Human Evolution*.

Homo naledi. L. Berger et al., *eLife*, 2023, et les évaluations publiées sous le même titre.

La Chapelle-aux-Saints. W. Rendu et al., « Evidence supporting an intentional Neanderthal burial at La Chapelle-aux-Saints », *PNAS* 111, 2014.

Shanidar. E. Pomeroy et al., « New Neanderthal remains associated with the "flower burial" at Shanidar Cave », *Antiquity*, 2020.

La Ferrassie. A. Balzeau et al., « Pluridisciplinary evidence for burial for the La Ferrassie 8 Neanderthal child », *Scientific Reports*, 2020.

Kebara. O. Bar-Yosef et B. Vandermeersch (dir.), *Le squelette moustérien de Kebara 2*, CNRS, 1991.

Cannibalisme. A. Defleur et al., *Science*, 1999, sur Moula-Guercy ; H. Rougier et al., *Scientific Reports*, 2016, sur Goyet ; S. Bello et al., *PLoS ONE*, 2011, sur Gough's Cave.

Gravettien. D. Henry-Gambier, « Les fossiles de Cro-Magnon », 2002 ; la synthèse de S. Villotte et al. sur les sépultures gravettiennes, *Journal of Human Evolution*.

Dolní Věstonice. A. Mittnik et al., « A molecular approach to the sexing of the triple burial at Dolní Věstonice », *PLoS ONE*, 2016.

Cussac. J. Jaubert et al., sur la grotte de Cussac, *Paléo et Nature*, 2020, sur la manipulation des restes humains.

Téviec et Hoëdic. M. et S.-J. Péquart, *Téviec, station-nécropole mésolithique du Morbihan*, 1937 ; R. Schulting sur la violence mésolithique.

Ofnet. D. Frayer, « Ofnet: evidence for a Mesolithic massacre », dans *Troubled Times*, 1997.

Çatalhöyük. E. Yaka et al., « Variable kinship patterns in Neolithic Anatolia revealed by ancient genomes », *Current Biology*, 2021.

Gurgy. M. Rivollat et al., « Extensive pedigrees reveal the social organization of a Neolithic community », *Nature* 620, 2022.

Hazleton North. C. Fowler et al., « A high-resolution picture of kinship practices in an Early Neolithic tomb », *Nature* 601, 2022.

Talheim, Achenheim. J. Wahl et H. König, sur Talheim, 1987 ; P. Lefranc et al., sur Achenheim, *Antiquity*, 2018.

SUR EPOPEE-SAPIENS.COM

Les dossiers voisins

Les enfants à la préhistoire, pour les sépultures d'enfants, de Panga ya Saidi à La Madeleine.

Néandertal, pour le débat sur ses capacités, dont la tombe est une pièce.

Les mégalithes, pour ce que les tombes collectives sont devenues : des monuments.

La rubrique **Musées et sites**, pour voir Téviec au Muséum de Toulouse, La Chapelle-aux-Saints au Musée de l'Homme et les hypogées à Reims.

POUR ALLER PLUS LOIN

Trois lectures

Bruno Maureille, *Les premières sépultures*, Le Pommier, 2004 : court, sûr, par un spécialiste de Néandertal.

Henri Duda, *Archéothanatologie*, pour comprendre comment on lit une tombe os par os.

Philippe Chambon, *Les morts dans les sépultures collectives néolithiques en France*, CNRS, 2003, pour les allées couvertes.

OÙ VOIR

Quatre lieux

Le **Musée de l'Homme**, à Paris, pour La Chapelle-aux-Saints et Cro-Magnon ; le **Muséum de Toulouse** pour Téviec ; le **musée Saint-Remi** de Reims pour les hypogées de la Marne ; le **Musée national de Préhistoire** des Eyzies pour La Ferrassie, le Roc de Marsal et l'enfant de La Madeleine. Les allées couvertes de Bretagne se visitent librement.

COLOPHON

Dossier rédigé et mis en pages pour **l'épopée sapiens**, septembre 2026. Composé en Oswald. Photographies sous licence libre : couverture et sépulture de Téviec, Muséum de Toulouse (Didier Descouens, CC BY-SA 4.0) ; crâne de La Chapelle-aux-Saints (Eunostos, CC BY-SA 4.0) ; grotte et fouille de Shanidar (Khoshhat, CC BY-SA 4.0) ; triple sépulture de Dolní Věstonice (A. Mittnik et al., CC BY 4.0) ; Balzi Rossi (Einaz80, CC BY-SA 4.0) ; crânes de Cro-Magnon (Stephen Joseph Thompson, CCO) ; crâne 4 de la Sima de los Huesos (UtaUtaNapishtim, CC BY-SA 4.0) ; allée couverte de Coët-Correc (Raimond Spekking, CC BY-SA 4.0) ; mobilier d'hypogée, musée Saint-Remi (G. Garitan, CC BY-SA 4.0) ; crânes d'Ofnet (Wellcome Collection, CC BY 4.0).

Contact rédaction : gerald.rougerie@epopee-sapiens.com